

## Berbiguier : deux cents ans de paranoïa (Adam Pasek)

Alexis Vincent Charles Berbiguier, *Farfadets ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, en 3 volumes, Paris, impr. P. Gueffier 31 rue Guénégaud, 1821.

« Pour Berbiguier, tout se résume en farfadets. Un chat tombe du toit, farfadets. Le bois craque dans le feu, farfadets. La fumée sort de la cheminée, farfadets. »

(Champfleury, *Les excentriques*, 1852, p. 217.)

« “Ah voici Berbiguier. Très intéressant Berbiguier, Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, natif de Carpentras, auteur de trois volumes in-octavo, parus en 1821, ornés d'un portrait et de huit superbes dessins lithographiés et intitulés : Les Farfadets ou Tous les démons ne sont pas de l'Autre Monde. Voulez-vous que je vous en lise un passage ?”

« Purpulan, très gêné, dit : oui. »

(Raymond Queneau, *Les Enfants du limon* dans *OC II*, coll. « Pléiade », p. 663.)

### Intro.

Les mémoires de Berbiguier ont trouvé le chemin entre mes mains vers la fin du deuxième confinement. En ces temps moroses, leurs quelques 1400 pages se sont engouffrées allègrement dans mon désœuvrement. Les misères de leur auteur, ses craintes hyperboliques et son égarement, tout m'y signalait une âme sœur. Persécuté par mille ennemis invisibles, piégé sans cesse par mille ruses, il faisait - il fait toujours - figure d'un compagnon d'infortune rêvé. Car malgré toute cette poisse, le voici qui - en milieu de la catastrophe qu'est indéniablement sa vie - célèbre mille triomphes imaginaires, jubilant de vaincre ses bourreaux fantastiques par la force de sa conviction et de son intelligence. Je me suis mis à prendre ce personnage excentrique pour un ami, croyant avoir découvert un rare « diamant fou ».

J'ai longtemps pensé, une idée naïve s'il en est, être « le seul » à le connaître. La « preuve », les amis que j'ai interrogés à son sujet m'ont avoué n'en avoir jamais entendu parler. De plus, le livre ne court pas les rues. Paru à compte d'auteur en 1821, l'édition originale, dont on peut supposer le tirage déjà mince, a été en grande partie rachetée et détruite par son auteur. Depuis, les *Farfadets* de Berbiguier ont bénéficié d'une seule réédition parue en 1990 à Grenoble. Mais voilà, il s'est avéré que là encore je n'ai pas trouvé la niche espérée, cet objet confidentiel qui n'intéresse personne d'autre (du tout ou pas assez) et dont je pourrais brosser une science privée et intime sans danger de contradiction aucune.

Déjà un an après sa mort en 1851, le « physiologiste » Champfleury lui consacre un chapitre dans ses *Excentriques* (1852)<sup>1</sup>. Il résume son histoire, donne à lire quelques extraits de ses mémoires et rapporte plusieurs témoignages dont celui de Jules de Madelène qui aurait croisé le vieillard à Carpentras dans les années 1840. S'appuyant essentiellement sur Champfleury, Brunet réserve à

---

1 Champfleury, *Les excentriques*, Michel Lévy Frères, 1852, p. 196-226.

Berbiguier une entrée dans son *Essai bibliographique sur la littérature excentrique* (1880)<sup>2</sup>, ainsi que, par la suite, Queneau dans son encyclopédie *Aux confins des ténèbres*<sup>3</sup> - rédigée en 1934 mais restée inédite jusqu'à 2002 - et André Blavier dans ses excellents *Fous littéraires* (1982)<sup>4</sup>. D'ailleurs, hormis les souvenirs du coiffeur de la rue Guénégaud chez Champfleury, les cinq lignes sur la psychose de Berbiguier chez Queneau, et la bibliographie époustouflante réunie par Blavier, rien de bien extraordinaire dans tout cela, sinon un faux débat sur l'authenticité des mémoires<sup>5</sup>.

Outre la bizarrologie chambernacienne, on signale au sujet de Berbiguier une littérature psychiatrique assez conséquente, dont la pièce la plus récente est une thèse en médecine soutenue en 1983 à Strasbourg par Jean Lechner<sup>6</sup>. Je me permets toutefois de refouler ici l'approche psychiatrique. Elle exige que l'on abandonne d'emblée la manière propre à Berbiguier d'appréhender, d'expliquer et de communiquer son expérience. Ceci est d'autant plus fâcheux que Berbiguier s'en défend expressément et vigoureusement. Sa consultation d'un aliéniste célèbre est subie comme une violence plus qu'autre chose. Si l'aliéniste de la Salpêtrière croyait au moins (à tort) pouvoir guérir « l'homme à farfadets », d'autres personnes ont très clairement usé de la terminologie psychiatrique comme d'une insulte, voire d'une menace. Ainsi dans la bouche d'un Chaix, dont il sera question plus tard.

Que notre ambition soit donc plutôt - encore que cela ne soit sans doute pas possible dans une courte présentation que voici - d'appréhender l'expérience - et oui, la folie - de Berbiguier à partir de son propre vocabulaire, de ses propres manières de se narrer, et surtout de ses propres stratégies de combattre ce qui le tourmente et mortifie. Dans cette perspective, je vais essayer de relever ci-dessous cinq moments qui, il me semble, composent ensemble un juste aperçu, ou en tout cas *une* manière de lire les mémoires de Berbiguier, et peut-être bien d'entrevoir le système de son expérience délirante - car délire il y en a. Avant de commencer, je remercie infiniment les participant.e.s et les organisateur.ice.s de l'atelier de la « Philosophie plébéienne » de l'occasion de leur parler de ma marotte, de leur tolérance et de leurs précieuses questions et suggestions et de leurs encouragements.

### (1) Insomnie.



Berbiguier, prénommé Alexis-Vincent-Charles (c'est-à-dire A.V.C. - *nomen omen*), est né en 1764 à Carpentras, dans une famille très catholique. Le sein maternelle lui étant refusé, il est nourri au « sein mercenaire<sup>7</sup> ». Rendu à la famille après le sevrage, il est estropié et reste « presque infirme [...] au grand

Junior), *Les Fous littéraires : essai bibliographique sur la* es, Bruxelles, Gay et Doucé, 1880, p. 18-19.

*Les fous littéraires* (1934), Gallimard, 2002, p. 288-293.

1982, p. 564-577.

ie Anonymes, *pseudonymes et supercheries littéraires de la*

il (Marseille, M. Lebon, 1878) qui attribue « la forme

ois-Vincent Raspail et J.-P. Pascal Brunel (voir Reboul,

eneau et même par le pauvre Chambernac du roman quenien

le Carpentras en proie aux farfadets (1959), Marie Mauron

il me semble. Pourquoi l'homme politique Raspail et

les mémoires d'un farfelu, pas une plaquette plaisante non

semble impossible d'exclure toute possibilité d'une

supercherie : peut-être que tout ceci n'est qu'un songe et que l'on s'est fait rouler par un fou. Je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient.

6 Jean Lechner, *Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve Du Thym, « l'homme aux farfadets »*, thèse de doctorat en médecine, 1983.

chagrin de toute [sa] famille ». Il garde le lit et les médecins ne lui prédisent que peu de temps pour vivre<sup>8</sup>. Son frère cadet est né quand il a deux ans. En bonne santé, il fait la joie des parents affligés par la condition du premier-né : a-t-il remplacé l'infirmes dans le cœur des parents ? Berbiguier ne dit pas un mot contre eux, mais raconte longuement le jour de décès de son petit frère, terrassé par une maladie fulgurante à l'âge de six ans : ce jour, Berbiguier parvient à s'habiller tout seul et sortir de son grabat. Occupés que sont ses parents à pleurer le cadet, Berbiguier franchit la porte de la maison dans l'indifférence des siens, mais suscite un grand étonnement dans la ville. Tout le monde veut retenir auprès de soi l'enfant miraculé, mais Berbiguier ne pense qu'à s'échapper : d'un grabataire comptez-pas-sur-lui, il devient la sauterelle, il ne tient pas sur place et s'évade dans les champs<sup>9</sup>.

Nous ne sommes pas renseignés sur son adolescence, mais retrouvons le fil du récit en 1796, il a trente-deux ans. Cette année-là, Alexis quitte son Carpentras natal pour élire domicile à Avignon. Dans cette même année s'inscrit le premier épisode de sa mythologie paranoïaque, le début de ses tourments. Sa femme de chambre qu'il nomme joliment Jeanneton la Valette lui propose de se faire tirer le Tarot. Après maints refus, dit-il, il cède à son insistance et fait venir la cartomancienne, qu'il appelle, non moins joliment, la Mançot<sup>10</sup>. Hélas, il ne comprend que trop tard que les deux femmes étaient des farfadettes utilisant le jeu de Tarot comme un prétexte pour opérer une magie noire qui leur aura octroyé un pouvoir surnaturel sur le pauvre Alexis. Couché à dix heures et demi, il entend des bruits dessus, dessous et partout autour du lit. Il rallume, il se couche sur le sofa, les bruits reviennent. Il sort et erre dans Avignon jusqu'au matin. La deuxième nuit, *bis repetita* et la femme de ménage, la dénommée Valette, qui nie tout en bloc : « ce soir, placez-vous mieux, et vous verrez que vous n'éprouverez pas les mêmes souffrances ». Que nenni. La quatrième nuit, ce sont les chats et les chiens, du vacarme encore, impossible de fermer l'œil.

Ainsi, les bruits effrayants chassent toujours le sommeil et contraignent Berbiguier à fuir son appartement : des insomnies à n'en pas finir. Alexis cherche l'aide chez le curé de Lagnes, pas loin d'Avignon. On l'exorcise et exclut l'hypothèse d'une possession. La chronologie n'est pas très clair, mais il n'en est pas moins sûr que Berbiguier n'a pas connu de répit. « Après trois ans de souffrances<sup>11</sup>, » il songe au suicide, il en fait de sérieux projets, rédige dans sa tête un brouillon de la lettre d'adieu. *In extremis*, une série de visions divines l'arrête. Il voit Jésus sur le trône « resplendissant de diamants ». Il passe une nuit en extase. Puis, le purgatoire, le paradis et le jugement dernier apparaissent devant ses yeux quand il se promène dans les champs. Il se décide de souffrir chrétiennement les persécutions, mais n'en souffre naturellement pas moins. Il ne dort plus, ou alors n'arrache que quelques heures de sommeil entre deux assauts des invisibles farfadettes.

## (2) Farfadets.

7 I, 85. Je donne toujours le n° de volume, suivi du celui du chapitre. Les chapitres sont généralement courts, et parce que la réédition grenobloise de la pagination de l'édition originale disponible sur Gallica.

8 « Soit dit en passant, je crois que presque tous les médecins sont devenus fous » n'est point surprenant dans le contexte des mémoires de Berbiguier.

9 Une analyse psychanalytique a été tentée avec un certain bonheur par un article propose une lecture passionnante sur le fond d'une comparaison avec les remarques ironiques sur l'opposition deleuzienne des « schizo » contre les schizophrénies salutaires. Cf. « Un Schreber romantique : Berbiguier de Terre-Neuve », *Revue de la psychanalyse*, n°24 (*Écriture et folie*), pp. 61-73.

10 Ou, parfois, la Mansotte, mais je ne parviens pas à savoir si le jeu de tarot est

11 I, 7.



Désespéré de voir cesser ses souffrances à l'aide des exorcismes et des prières, Berbiguier se trouve un emploi dans un bureau de loterie, afin de chasser les idées noires par le travail : inutile de dire que la recette n'est pas la bonne. Il quitte bientôt son emploi et postule pour le poste d'économiste à l'hospice de Sainte-Marthe-d'Avignon. Il n'y reste pas longtemps non plus (« Il est impossible de passer des nuits blanches et d'exercer un métier » *scripsit* Cioran), mais saisit l'occasion de consulter un médecin de l'établissement, un dénommé Guérin. Celui-ci le présente au Docteur Nicolas qui, armé d'une baguette magique, magnétise Berbiguier au Jardin de plantes. Les souffrances n'en étant pas diminuées d'un iota, Alexis se persuade bientôt que, loin de l'aider, les « Esculapes » ont tout simplement repris des mains des « Sibylles » la charge de ses tourments.

Un schéma se met en place, qui se répètera de très nombreuses fois, les bourreaux reprenant les uns aux autres la pauvre victime, selon les règles de l'art démoniaque, comme un dossier passant indéfiniment d'un bureaux de la direction des impôts à l'autre. Il n'en va pas autrement, quand Berbiguier quitte en 1812 Avignon pour Paris, et on lit littéralement que la clique avignonnaise tint « une assemblée pour envoyer leur procuration à M. Moreau », médecin parisien qui prendra bientôt « soin » du malheureux, avant de laisser la main libre à la cartomancienne Vandeval (décidément, Alexis...), puis au célèbre Philippe Pinel de la Salpêtrière, aux frères et père Prieur, au Carpentrasien Chaix et j'en oublie. Toutes et tous des farfadets !

Vous l'avez compris de ce qui précède, les farfadets ne sont nullement des diables purs et simples, les anges déchus séjournant dans « l'autre monde », mais bien des êtres humains qui, ayant conclu un pacte avec les démons, deviennent leurs agents dans ce monde-ci<sup>12</sup>. Pour mener à bien (ou à mal) leurs malicieuses missions, ils sont munis des pouvoirs surnaturels plus ou moins improbables, dont notamment la traditionnelle conjuration du mauvais temps, la métamorphose, l'invisibilité, une plus surprenante capacité de se faufiler par des trous et des fentes les plus étroits, ainsi qu'une astucieuse pièce de monnaie magique. Croyances étranges, mais nul besoin d'être fou pour y adhérer : l'existence du pouvoir diabolique dans le monde n'est-elle pas confirmée par les livres doctes des Bodin, Wier, Thyraeus, Sprenger, del Rio, saint Thomas et d'autres érudits, que Berbiguier cite en vrac dans son Discours préliminaire, et jusque dans la Bible et dans le catéchisme<sup>13</sup> ? Or Berbiguier voit les farfadets et leurs machinations partout, et en parle à tout le monde. Ainsi, il n'y a guère de mauvais temps dont les farfadets ne seraient les artisans, ni d'objet perdu ou égaré qui ne serait subtilisé par eux. Sans farfadets, il n'y aurait ni cauchemars, ni adultères, ni divorces. Une guerre secrète est livrée quotidiennement au bonheur des hommes.

Quand est-ce que Berbiguier acquiert la certitude que l'action maléfique des cartomanciennes, puis celle des magnétiseurs avignonnais, de l'aliéniste parisien et ainsi de suite, font partie d'un vaste complot fomenté par la « société infernalico-farfadéenne<sup>14</sup> » ? Cela n'est pas très clair, encore que l'on puisse observer sans peine la complexification du schéma qui recouvre progressivement la Terre entière<sup>15</sup>. Il est même remarquable que le mémorialiste qui a nécessairement hâte de dévoiler la conjuration diabolique dans toute sa vaste perfidie, arrive à raconter patiemment, au fil des centaines de pages, les méandres de son horrible découverte. Cela dit, le récit n'en opère pas

12 Somme toute, les farfadets d'aujourd'hui sont assez exactement les sorcières d'hier, mais pour un monde moderne, des sévisses modernes !

13 Ces auteurs - est-il besoin de le faire remarquer ? - ne sont d'ailleurs nullement d'accord les uns avec les autres. Ainsi, Wier est un virulent critique de Sprenger, et Bodin un violent calomniateur de Wier, par exemple. Mais cela ne fait rien : Berbiguier n'en évoque nullement la doctrine, mais uniquement les témoignages qui se prononcent pour l'existence des sorciers.

14 Les adjectifs « farfadéen » et « farfadérique » sont forgés et utilisés abondamment par l'auteur. Il semble qu'il faut comprendre par le premier ce qui relève de farfadets ou de leur activité, par le second ce qui a la qualité de farfadet. Le verbe « farfadériser » veut alors dire rendre « farfadérique » et l'adjectif verbal « farfadérisé » désigne ce qui l'est déjà rendu.

15 Rappelons que le mot « schéma » signifie en grec ancien une figure, mais aussi (chez Xenophon) une formation militaire (cf. LSJ).

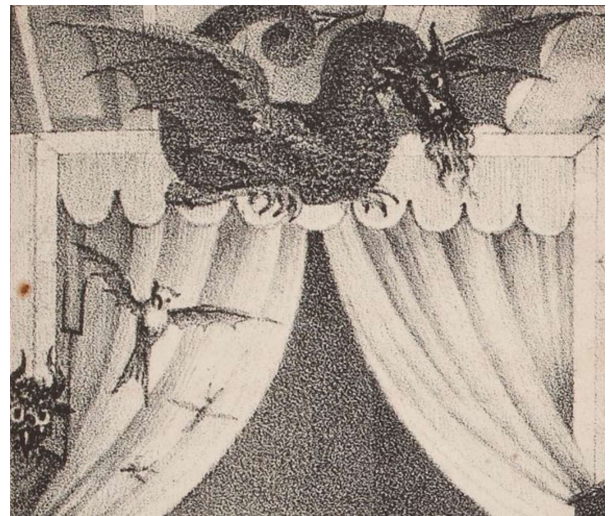


moins de nombreux retours en arrière, afin de remanier ou nuancer la chronologie, dessinant des boucles parfois faramineuses et paginophage<sup>16</sup>. La narration est à la fois chaotique est construite, bâtie comme une prison de Piranesi ; elle file en ligne droite, mais cette ligne s'effondre brutalement, se courbant reculant et revenant repassant par les mêmes endroits, elle se croise recoupe et découpe elle-même, puisant ses effets littéraires de ses maladroites et *vice versa*. Les farfadets soit s'enflent, soit se multiplient (*in fine* les deux), dans les recoins de cet immense estomac bovin du temps bourgeonnant à la Borges, tapis dans l'obscurité des souvenirs traumatiques autour desquels le narrateur tourbillonne comme dans un bien nommé maelstrom.

### (3) Persécutions.

*« Aussitôt après m'être couché, je sentis un farfadet qui s'étendait à mes côtés, puis un autre démon qui parcourait toute l'étendue de mon corps. Je gardai le silence, je voulus voir à quoi tout cela aboutirait ; mais ne pouvant plus me contraindre, je partis d'un éclat de rire, et cherchai à me saisir d'un de ces invisibles, tandis que je portais un coup de poing à l'autre. Hélas ! Tout s'évanouit, je n'entendis que le bruit des fuyard qui s'éloignaient pour se soustraire à ma juste colère<sup>17</sup>. »*

La description est dense, dramatique et terrifiante. On est à Paris, à l'hôtel Mazarin de M. Rigal, appartement n° 3, au 54 rue Mazarine, « un des plus horribles coins de Paris<sup>18</sup> ». Le toucher, le plus sûr et le plus imprécis des sens - le plus impressionnable peut-être - a pris le pas sur l'ouïe les bruits, encore que ceux-ci n'ont nullement disparu. Puis-je parler pour le lecteur ? On sent le toucher affleurer, dans le lit esseulé, dans le noir moite de minuit, dans le silence de l'assassin. Le corps de la victime se crispe de terreur. Berbiguier, lui, sait à qui (ou à quoi) il a affaire : il s'en moque et patiente - sinon l'auteur, alors le personnage. Puis à quoi bon, ce n'est que la routine de ses bourreaux qu'il connaît, depuis des années, par cœur. Un fou rire retentit contre les parois de la chambre, les bras s'élançant contre l'incube (si, si) invisible, ne se saisissent que du vide. Tout cesse - pour l'instant, car la scène se répète. Plusieurs fois par nuit ? Toutes les nuits !



Dans cette description, il y a trois peurs. La peur du Berbiguier dans son lit, celle du Berbiguier personnage, finalement celle du Berbiguier écrivain. Il y a, *mutatis mutandis*, trois rires, et on peut supposer sans trop de risque qu'ils sont tous les trois tout aussi différents. Serait-ce leur unité singulière qui donne sa puissance à ce passage remarquable ? Souvent, les descriptions des visites nocturnes sont bien moins dramatiques : reflétant ou mimant une routine ? « Étant au lit, je sentis sur les minuit un attouchement et un travail particulier : je ne dis rien, je laissai faire et pris patience jusqu'à la fin<sup>19</sup>. » Chaque minute de repos

16 S'il me reste assez de temps avant la fin du monde, j'aimerais relever tous les éléments enchevêtrés de cette chronologie.

17 I, 36. À lire avec la voix de François Angelier.

18 Balzac, *La Rabouilleuse*, Gallimard, coll. « Folio classique » n° 163, 1972, p. 42. C'est Marie Mauron cite Balzac dans *Berbiguier de Carpentras en proie aux farfadets*, Le Livre Contemporain, coll. « Toute la ville en parle », 1959, p. 142.

19 I, 25.

est une victoire contre le diable : la désinvolture surjouée de Berbiguier n'en dit pas moins, quand il écrit en saint Antoine parisien : « La nuit s'avavançait à grands pas, je me mets au lit par habitude ; je fus tourmenté à l'ordinaire ; mais j'y fis si peu attention, que le temps me parut moins long que de coutume<sup>20</sup>. » Posture héroïque qui ne devrait pas nous cacher que l'inquiétude n'en est pas moins relancée chaque soir.

En dehors de ces visites nocturnes, les activités des farfadets sont très diverses. Elles sont certes souvent dirigées contre Berbiguier, mais il en est une bonne part qui ne le concernent pas directement, quoiqu'il ne s'en préoccupe pas moins. Ainsi les menées des piqueurs. Cette forme singulière de la violence sexiste et sexuelle semble s'être répandue dans la capitale en 1819 : les agresseurs auraient piqué dans la rue des femmes avec des poinçons ou des épingles montés sur des cannes, avant de disparaître dans la foule<sup>21</sup>. Le caractère sexuel pervers du crime, ainsi que la quasi impossibilité d'appréhender les malfaisants désignent on ne peut clairement les farfadets<sup>22</sup>. Affaire en elle-même tout à fait troublante, l'explication simpliste de Berbiguier semble presque décevante (une pensée tendre pour le bon Chambernac) : sauf à lire ses ramifications néanmoins assez étonnantes. En effet, non seulement l'hypothèse farfadéenne permet d'élucider, par le don d'invisibilité des diabolins, les disparitions éclair des malfaiteurs suite à l'acte ; Berbiguier suppose qu'ils pourraient se transformer « en puces ou en poux », devenant quasiment une piqûre sans piqueur. La folle prolifération criminellement des farfadets délaisse quasiment la substance et produit un pur foisonnement insectiforme, une diffusion illimitée du désordre universel<sup>23</sup>.

Je passe sous silence une infinité d'autres fraudes et méfaits - la liste en reste à faire - et je termine cette section avec un mal qui est en lui-même assez peu commenté par le mémorialiste, mais n'en est pas moins sensible : la solitude que respire chaque chapitre - ou presque - du mémoire. Celui-ci ne doit-il pas être, entre autres choses, un moyen de communiquer pour celui qui n'a personne à qui parler ? L'amitié de l'écureuil Coco n'en brille qu'avec plus d'éclat au milieu des pages tourmentées. Berbiguier ne se lasse pas d'y revenir pour réaffirmer son affection et son attachement au petit rongeur. À ses yeux, la bonté, l'intelligence et les talents de son ami n'ont presque pas de limites. Tantôt Coco gambade sur ses épaules, tantôt il se cache sous son bonnet, l'innocence attendrissante de l'animal procure au quinquagénaire solitaire les rares moments de détente. Fatalement, il devient lui aussi la cible des farfadets. Le récit des horribles choses qui lui arrivent constitue une des parties les plus insoutenables et traumatiques des mémoires. Un énième accident orchestré par les diabolins finit par écourter sa vie : Alexis est à nouveau seul, perdu au milieu du labyrinthe du quartier lutin.

#### **(4) La communication.**

Au début, Berbiguier semble peu parler autour de lui de ses expériences curieuses. En décrivant les apparitions divines dont il a été témoin à Avignon quand il était tout proche du suicide, il écrit qu'il les a tues à ses amis, craignant qu'on ne le prenne pour un fou. Quant aux farfadets, cela est une autre histoire : il a besoin de l'aide, et s'en ouvre à son confesseur, à d'autres prêtres, aux médecins. Plus tard, à Paris, raconter ses malheurs devient une habitude, une manie. « Il me témoigna le plus vif intérêt. » Cette ritournelle de ses échanges traduit sans doute le besoin impérieux qui commande

20 I, 38.

21 Cf. le fascinant article d'Emmanuel Fureix, « Histoire d'une peur urbaine : des "piqueurs" de femmes sous la Restauration » dans *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2013/3, n° 60-3, p. 31-54.

22 III, 11.

23 Sadiens, les farfadets semblent faire leur la devise de Clairwil : « Je voudrais trouver un crime dont l'effet perpétuel agit, même quand je n'agirais plus, en sorte qu'il n'y eût pas un seul instant de ma vie où, même en dormant, je ne fus cause d'un désordre quelconque et que ce désordre pût s'étendre au point qu'il entraînaît une corruption générale ou un dérangement si formel qu'au-delà même de ma vie l'effet s'en prolongeât encore. » Cf. D.A.F. Marquis de Sade, *La nouvelle Justine, ou les malheurs de la vertu suivie de L'histoire de Juliette, sa soeur*, En Hollande, 1797, tome VII, p. 216.

la communication de Berbiguier. La compréhension de sa situation et de son comportement commence à partir de cette expression.

De nombreux chapitres sont consacrés à ces tentatives de partage. Parfois, ils ne rapportent guère que le monologue obsessionnel du paranoïaque, son interlocuteur de carton-pâte se contentant d'opiner du chef. À d'autres occasions, de loin plus nombreuses d'ailleurs, l'ambiguïté des réactions semble être comme une marque de leur réalité. Acquiesçant aux élucubrations d'Alexis, ses interlocuteurs lâchent quelques remarques ironiques que le candide semble méconnaître au point de les transcrire sans se rendre compte que l'on se moque de lui. Plus souvent, il se rend bien compte de la duplicité, mais l'appréhende naturellement comme une ruse hostile, et la ruse hostile ne peut être qu'un fait des... farfadets.

Une revue complète des communications de Berbiguier ne donnerait pas seulement une image de sa méthode de divulgation de ses connaissances ésotériques, mais aussi un catalogue des stratégies de ses interlocuteurs de « s'en sortir » avec lui. En effet, le dilemme qu'ils ont à résoudre n'est pas des moindres : reconnaître le bien-fondé des délires d'Alexis est la *conditio sine qua non* de tout échange prolongé avec lui. Cependant, s'inscrivant ainsi dans l'ordre du discours délirant, l'interlocuteur ne s'aperçoit pas toujours qu'il renonce à la liberté de déroger volontairement à ses règles. Il se croit tout simplement « jouer le jeu », or pour Berbiguier ce « jeu » n'est autre que la vérité vraie sur les causes profondes de la tragédie de sa vie, sur le combat qu'il est condamné appelé à mener, sur ses souffrances continues, et même sur le mal universel rongant les hommes.



Après ce qui vient d'être dit, il doit être évident que la communication de Berbiguier repose presque toujours et presque nécessairement sur un malentendu. Il faut toutefois préciser que cela est très probablement le cas, bien plus souvent que l'on ne veuille le croire, aussi pour nous les autres, nul besoin donc de s'émouvoir plus que ça et de traiter la communication d'Alexis de ratée, d'inauthentique ou d'impossible. Ce qui importe, c'est de cerner la logique du malentendu constitutif de ces situations de « dialogue » et d'apprécier les conséquences pratiques qui en découlent. En attendant un traitement plus systématique de cette question épineuse - qui pourrait par ailleurs éclairer des

expériences apparemment plus « normales » que celle du brave Berbiguier - je me propose de signaler, dans les *Farfadets*, le cas d'Étienne Prieur, sans doute, dans son genre, le plus ambigu, touchant et glaçant du livre.

Étienne Prieur ressemble à un archétype, voire une caricature, d'un habitant du Quartier latin, tel qu'on le connaît entre autre des *Illusions perdues* de Balzac, mais avec un parcours bigarré au possible. D'abord séminariste, il ne se fait pas à la rigueur de l'état ecclésiastique et s'inscrit en médecine, qu'il abandonne bientôt pour le droit, dont il n'achève les études non plus. Soutenu par ses parents, il jouit d'une indépendance toute relative et précaire. Ce voisin d'Alexis à l'hôtel Mazarin (il occupe l'appartement n° 4) semble commencer par ne pas très bien se rendre compte de la singularité de son nouvel ami, avant de se mettre à le seconder par des inventions de son propre cru. Or son imagination n'a pas la dixième part de rigueur du délire berbiguiresque. Alexis ne tarde pas à relever ses incohérences et acquiert petit à petit la certitude que son Étienne, loin d'être le sauveur qu'il espérait, a en réalité repris la charge farfadérique de Philippe Pinel. À partir de là, le pauvre homme ne perd pas un jour sans harceler le jeune Prieur :

Était-ce lui qui est venu invisiblement dans son lit la nuit dernière ? Sans doute ! Joueur, Étienne en rit et promet de le laisser tranquille la suivante. Celle-ci n'étant pas moins agitée que la précédente, Berbiguier frappe à la porte de son ami-bourreau-victime dès le matin pour réclamer les explications. Or ce n'était pas lui, dit-il, c'était sans doute son cousin Lomini. Et Prieur de jurer qu'il va réprimander ce petit farfadet auquel il a pourtant défendu d'embêter son voisin. Berbiguier n'hésite pas à négocier avec le jeune diabolin : qu'il le raie du registre farfadérique ! Pourquoi pas, il le ferait pour lui, mais il lui faut d'abord un accord de la hiérarchie. Le feuilleton est troublant. Contrairement à Marie Mauron<sup>24</sup>, je ne crois pas qu'Étienne, qui joue avec Alexis quotidiennement aux cartes, ait réellement l'intention de tourmenter le pauvre fou. Il me semble plutôt qu'il se trompe sur la signification du rire de Berbiguier, qui rit souvent des farfadets, mais jamais de sa folie qu'il ignore. Partant de là, Prieur se prend les pieds dans les rets de la paranoïa de son ami. Prisonnières du discours délirant de Berbiguier, ses plaisanteries acquièrent un sens qu'il n'a pas commencé à soupçonner. Et puis, il a d'autres chats à fouetter : son père ne supporte plus de financer son oisiveté et le rappelle au bercail. Dépassé, Étienne Prieur finit par quitter Paris.

### (5) Mémoire.

*« J'ai le projet de faire un mémoire contre tous les gens de votre clique. Je commencerai d'abord par le présenter à l'Eglise. Les premiers qui en prendront connaissance, seront le Pape et le Grand-Inquisiteur. Pour que votre supplice s'en suive, je le ferai passer à tous les rois de la terre, et à tout l'univers, s'il le faut, puisque vous osez vous flatter de correspondre d'un bout de la terre à l'autre<sup>25</sup>. »*

Encore au cours des tractations avec Étienne, Berbiguier conçoit le projet d'écrire un mémoire, pour dénoncer les crimes des farfadets. La décision d'écrire le récit de ses malheurs fait elle-même partie du récit de ses malheurs (je laisse au lecteur d'en apprécier le petit goût proustien). En clair, le mémoire est, parmi d'autres choses, une histoire de sa propre genèse. Certes, au départ, l'écriture ne joue guère, dans le mémoire, un rôle prépondérant. Après la citation que l'on vient de lire, nul besoin de souligner qu'il s'agit d'une arme de combat. La question se pose du fonctionnement et de l'usage. Est-on en droit de le situer en prolongement des autres stratégies de communication de Berbiguier, dont celle que j'ai mentionnée plus haut ? Il semble que le mémoire apparaît d'abord, en effet, comme un argument de négociation avec les ennemis supposés du paranoïaque. L'ampleur de l'ouvrage démontre cependant à elle seule qu'il n'est pas qu'un moyen de faire chanter les Prieur.

Il y a bien une transformation de la folie de Berbiguier par l'écriture, puis également la transformation de cette écriture au fur et à mesure, bref un devenir-écrivain de notre ami, doublé d'un devenir-personnage non moins important et que j'ai relevé plus haut. À l'horizon de l'un et de l'autre, le fantasme du livre-objet et de l'imprimerie, une idée d'une communication suprême, d'une diffusion sans borne, universelle. D'une part, le livre comme une réincarnation de l'auteur, comme une manière pour l'auteur d'aller et parler à tout le monde, d'éveiller « le plus vif intérêt » du lectorat. D'autre part, l'imprimé qui foisonne, qui va en nombres, qui prolifère, davantage peut-être que les farfadets qui s'introduisent partout, deviennent chats, poux et mauvaise réputation. Il semble que c'est ce fantasme qui séduit Berbiguier, mais aussi qui finit par lui faire peur, quand il rachète finalement le stock de l'imprimeur pour le détruire, exceptant les exemplaires qu'il a déjà expédiés dans les bibliothèques et chez les hauts personnages de la vie publique<sup>26</sup>.

Avec l'écriture des mémoires, Berbiguier cesse pour la première fois d'être une victime passive. S'il a déjà activement négocié avec ses persécuteurs, ces tentatives se limitaient au fond aux prières, imprécations et implorations. Maintenant, il tient un moyen de nuire concrètement à ses ennemis.

24 Marie Mauron, *op. cit.*, p. 189 sq.

25 I, 38. À lire avec la voix de Denis Lavant.

26 L'aspect matériel et financier de l'affaire.



Naturellement, ceux-ci ne tardent pas à tenter à le dissuader de son entreprise. Le Carpentrassien Chaix, d'abord sympathique à Berbiguier, l'avertit publiquement que son livre pourrait lui valoir un procès. Les visites nocturnes empirent, pauvre Coco subit un martyre, Berbiguier reçoit par courrier des menaces de mort. Voici par exemple un extrait d'une lettre qui est parvenue à Berbiguier, signée du nom d'un de ses premiers persécuteurs :

*« Monsieur, je viens d'apprendre qu'on imprime par vos ordres un ouvrage plein d'invectives et de calomnies [...] Vous sentez, Monsieur, combien un pareil ouvrage, s'il était goûté du public, attirerait sur nous de haine et d'indignation, et par suite, combien il nous importe que la publication n'en soit pas ordonnée [...] Ce n'est pas à la justice que nous nous adresserons, ces formalités sont trop compliquées, et ces lenteurs ne nous conviennent pas du tout : c'est au tribunal des farfadets que vous serez traduit ; et si vous êtes jugé coupable, un poignard ou en pistolet aura bientôt rendu justice<sup>27</sup>. »*



Laissons de côté la question de savoir qui a écrit ce message et de quel nom il a été signé. Il est plus intéressant que Berbiguier croit nécessaire de remplacer la signature par des astérisques : il croit qu'elle est fautive, et qu'un moindre farfadet cherche à justifier sa démarche en se faisant passer pour un haut gradé. Bref, la ruse n'est plus unidirectionnelle, dirigée simplement contre la victime que les diabolins cherchent à tromper. Au contraire, leurs intrigues s'inscrivent désormais dans une structure complexe de leur propre organisation « infernalico-farfadéenne », c'est-à-dire reliant ce monde-ci avec l'autre. Tout se passe comme si la texture s'épaississant des *Farfadets* complexifiait le schéma du délire paranoïaque, où un piège apparent peut toujours desceller un autre piège tendu par le même, ou attirer la victime dans un plus vaste piège tendu par un autre.

Quoi qu'il en soit, si la finalité explicite de l'écriture de Berbiguier est une propagande anti-farfadéenne et son horizon une diffusion d'un livre-avertissement-messie, l'écriture opère, à n'en pas douter, en dehors et au-delà de ces limites. En composant son grand ouvrage, Berbiguier fait nécessairement face aux problèmes d'écriture, je veux dire de l'expression juste, du style, de la cohérence, de l'organisation de la matière. Sans surprise, les farfadets n'hésitent pas à s'immiscer jusqu'à dans cette activité intellectuelle. Dans un chapitre fort inquiétant, Berbiguier avait déjà fait remarquer que, parfois les diabolins lui « travaillent la tête » au point de lui enlever temporairement ses « facultés intellectuelles<sup>28</sup> ». Un peu plus loin, il met les insuffisances de son livre en rapport avec ces machinations psycho-criminelles :

27 III, 47. À lire avec la voix de Jean Castex.

28 I, 58.

« *Ils me troublent l'imagination de manière que les meilleures idées m'échappent au moment où je veux les écrire. Ils cherchent à les dénaturer au point que je ne reconnais pas parfois mon ouvrage. Cela ne me décourage pas*<sup>29</sup>. »

Ce n'est pas seulement la finalité de l'écriture qui en fait une arme, le fait même d'écrire est concrètement un acte de résistance et de combat contre les farfadets. Or, fait remarquable, l'activité farfadérique n'est ici pas purement extérieure et objective, comme c'est le cas couramment dans leurs opérations de vol, de tapage nocturne, d'adultère ou de chantage, mais ils interviennent dans l'intimité de la pensée de Berbiguier. Le combat est par conséquent, lui aussi, intérieur. En clair, Berbiguier découvre et pratique dans l'écriture de ses *Farfadets* une manière de combattre contre les forces obscures de sa folie par les moyens mêmes de sa folie. Voilà ce qui est autrement plus efficace que les bains calmants que lui avait prescrits, sommité intellectuelle, aliéniste Philippe Pinel.

### Concl.

En lumière de ces dernières remarques, une question se pose : pourquoi les *Farfadets* ont-ils une fin ? Pourquoi à ses 1400 pages ne succèdent-il pas encore un millier et puis un autre, qu'est-ce qui arrête la formidable machine, que doit admirer tout lecteur au moins un peu fou ? Il n'est pas sûr qu'une réponse définitive à cette question soit possible. Ce qui me paraît certain, c'est que l'on peut refuser absolument l'invention malveillante de Marie Mauron qui croit que Berbiguier a d'une part épuisé la matière, d'autre part que sa « décrépitude mentale » l'a empêché de continuer à écrire<sup>30</sup>. En effet, sa matière est par définition inépuisable et l'écriture est précisément ce qui le protège contre la déchéance. Plus pertinent, un épuisement des ressources financières de l'auteur semble fatalement avoir dû être à la fois décisif et inévitable. L'écriture étant pour Berbiguier intrinsèquement liée au fantasme de la diffusion qui dépend de la possibilité de produire matériellement un objet-livre, la dilapidation de sa fortune dans son projet éditorial met nécessairement fin à son écriture. À l'ami de Berbiguier, il reste de rêver - contre les lois de l'industrie littéraire, contre les règles de la bienséance et contre la saine raison tout court s'il le faut - bref de rêver à une écriture ininterrompue d'un mémoire-combat-résurrection sans fin, autrement dit d'une jubilation indéfinie d'un triomphe perpétuel sur le farfadet intérieur.

29 I, 74. À lire avec ta voix à toi.

30 Marie Mauron, *op. cit.*, p. 287.